

La dernière note fut la seule qui eût quelque intérêt pour lui.

Elle consistait en ces quelques mots :

"H... D... attendu à Southampton Docks, vers le 19 courant, par le steamer *Electre*, sera reçu par miss Laure D... à Portland Place.

—Qui est cette Laure D... ? se dit-il en fermant l'agenda. Sa fille, je suppose. Je me souviens d'avoir lu la nouvelle de son mariage dans les journaux, il y a vingt ans. Il fit un bon mariage, évidemment. La fortune dut tout aplanir pour lui. Il épousa une femme riche et titrée. Qu'il soit maudit !

Joseph Wilmot resta assis quelque temps les bras croisés sur la table devant lui et songeant, songeant, songeant. Un sourire sinistre crispait ses lèvres, et dans ses yeux pétillait une lueur menaçante.

Homme dangereux en tout temps, homme dangereux lorsqu'il était bruyant, insouciant, brutal et violent.

Mais bien plus dangereux alors qu'il était tout à fait calme.

Il sortit ensuite les clefs de sa poche, s'agenouilla devant le portemanteau et examina son contenu.

Il n'y trouva pas grand'chose pour le dédommager de sa peine, rien qu'un habillement complet, une demi-douzaine de chemises, et l'attirail nécessaire à la simple toilette du commis. Le sac de nuit contenait une paire de bottes, une brosse à chapeau, une chemise de nuit et une vieille robe de chambre en indienne.

Joseph Wilmot se releva après cette inspection, et ouvrit doucement la porte entre les deux chambres.

Il ne s'était fait aucun changement dans la chambre du malade. La garde-malade était toujours assise au chevet du lit. Elle se retourna vers Joseph lorsqu'il ouvrit la porte.

"Aucun changement, je présume ? dit-il.

—Non, monsieur, aucun.

—Je vais sortir et faire un tour, je reviendrai dans une heure."

Il referma la porte, mais il ne sortit pas immédiatement.

Il s'agenouilla de nouveau à côté du portemanteau, et enleva la carte qui portait l'adresse de son frère.

Il enleva aussi une carte pareille sur le sac de nuit, en ayant bien soin de ne laisser derrière lui aucun vestige qui pût faire connaître son frère.

Quand il eut fini cette opération et mis les cartes dans sa poche, il se promena doucement dans la chambre, les bras croisés sur la poitrine.

"*L'Electre* est attendu le 19, dit-il à voix basse et pensive. Il peut arriver avant ou après. Demain, c'est le 17. Si Sampson meurt, il y aura une enquête certainement, une perquisition *post-mortem* peut-être, et je serai retenu ici jusqu'à ce qu'elle soit terminée. On me retiendra deux ou trois jours au moins, et, pendant ce temps, Henri Dunbar peut arriver à Southampton et se rendre aussitôt à Londres, et moi je puis laisser échapper cette occasion unique de me trouver face à face avec cet homme. Je ne veux pas perdre cette occasion, je ne veux pas qu'on me la fasse perdre. Pourquoi resterais-je ici à veiller au chevet du lit d'un homme sans connaissance ? Non ! La destinée a remis une fois encore Henri Dunbar sur mon chemin, et je profiterai de la chance qui m'est offerte."

Il prit son chapeau, un chapeau blanc déformé et râpé qui cadrait bien avec son extérieur de vagabond, et il sortit après avoir dit au comptoir qu'il serait de retour dans une heure.

Il fut tout droit à la gare, et s'informa du départ des trains.

VIII.—ENTERREMENT DU PASSÉ

Le train de Londres à Southampton allait parti dans une heure. L'employé, qui donna ce renseignement à Joseph Wilmot, lui demanda comment se trouvait son frère.

"Il va mieux, répondit Joseph. Je vais à Southampton m'acquitter pour lui d'une affaire importante qui l'y amenait. Je serai de retour demain matin."

Il entra dans la salle d'attente, s'y assit et ne changea pas d'attitude de tout le temps. Il songeait, songeait, songeait comme dans le wagon, comme dans le petit salon de l'auberge.

Le train apparut enfin. Il s'élança vers un compartiment de seconde classe, s'assit dans un coin et baissa son chapeau sur les yeux, qui furent presque complètement cachés par les bords déformés.

Il était tard lorsqu'il arriva à Southampton, mais il avait l'air de connaître la ville, et il se dirigea tout droit vers une petite taverne située sur le bord de la rivière et masquée presque en entier par l'ombre du mur de la ville.

Là, il se fit donner un lit, et s'assura que *l'Electre* n'était pas encore arrivé.

Il soupa dans sa chambre, bien qu'il fût prié de prendre son repas dans la chambre commune. Il semblait désireux de fuir toute société et ne voulait parler à personne, et il s'abandonnait toujours aux noires pensées qui l'avaient assailli en wagon, à l'auberge de Basingstoke et pendant son trajet avec son frère Sampson.

Quelles que fussent ses pensées, elles l'absordaient si complètement qu'il ressemblait à un somnambule faisant tout machinalement sans savoir ce qu'il fait.

Mais malgré cela il était actif, car il se leva le lendemain matin de bonne heure. Il n'avait pas dormi une heure dans toute cette longue nuit. Il avait pris toutes les attitudes, et c'était tourné et retourné dans son lit, songeant, songeant, jusqu'à ce que son cerveau n'eût plus qu'une puissance machinale et agit en dépit de lui-même.

Il descendit l'escalier, paya son souper et sa chambre à une servante endormie, et quitta la maison au moment où l'horloge de l'église, dans le vieux square à côté, sonnait huit heures.

Il fut tout droit vers la rue Haute, et entra dans la boutique d'un marchand de confections. L'établissement était sur un certain pied, et un jeune homme enlevait les volets de la devanture sans se presser.

Ce jeune homme parut être le seul occupant de la boutique pour le quart d'heure.

Il regarda Joseph Wilmot d'un air dédaigneux, et le toisa lentement de la tête au pied en baillant en même temps.

"Vous feriez mieux de vous retirer, dit-il, notre patron ne donne jamais rien aux vagabonds.

—Votre patron peut donner ou garder ce que bon lui semble, répondit Joseph avec indifférence, je puis payer ce dont j'ai besoin. Appelez votre maître, ou plutôt non, vous ferez tout aussi bien l'affaire vous-même. Je veux une toilette complète, depuis le chapeau jusqu'aux souliers, comprenez-vous ?

—Peut-être quand j'aurai vu l'argent, répondit le jeune homme d'un ton narquois.

—Vous êtes déjà au courant des habitudes du monde, mon garçon, n'est-ce pas ? dit Joseph Wilmot avec amertume. Tirant ensuite l'agenda de sa poche, il l'ouvrit et exhiba la petite liasse des billets de banque. "Je présume que vous comprenez ceci ?" dit-il.

Le languissant jeune homme releva son nez qui, par sa conformation naturelle, annonçait un caractère ambitieux, et regarda son chaland d'un air incrédule.

"Je comprends que ceci peut être faux," fit-il d'un air significatif.

M. Joseph Wilmot lâcha un juron et s'élança sur le jeune commis.

"J'ai dit qu'ils *pourraient* être faux, fit observer le jeune homme avec moins d'arrogance, il n'y a pas de quoi vous précipiter sur moi, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

—Non ! murmura Wilmot, vous faites ma foi bien de *n'avoir pas* cette intention. Appelez votre patron."

Le jeune homme s'éloigna pour obéir ; il était tout à fait souple maintenant.

Joseph Wilmot examina la boutique.

"Le roquet ! il a oublié la cassette ! murmura-t-il ; je pourrais essayer de l'ouvrir si... (il s'arrêta et sourit d'une étrange manière fort peu agréable à voir) si je n'allais pas à la rencontre d'Henri Dunbar."

Il y avait une glace à pied dans un coin de la boutique. Joseph Wilmot s'en approcha, se mira en si-

lence pendant quelques instants, et puis montra le poing à son image.

"Vous êtes un vagabond, murmura-t-il les dents serrées, et vous en avez l'air ! Vous êtes un paria, et vous en avez l'air ! Mais qui vous a marqué de ce sceau ? Qui mérite le blâme pour tout le mal que vous avez fait ? Quel est celui dont la trahison vous fit ce que vous êtes ? Voilà la question !"

Le maître de la boutique apparut et jeta sur son chaland un regard perçant.

"Ecoutez-moi, dit Joseph Wilmot lentement mais avec résolution. J'ai eu du bonheur depuis quelque temps, et je viens de gagner quelque argent. Je l'ai gagné honnêtement, entendez-vous, et je ne veux pas être questionné par une espèce de singe comme votre commis."

Le languissant jeune homme croisa les bras et s'efforça de prendre un air féroce, mais il eut soin de reculer un peu derrière son maître pour se montrer indigné.

Le patron sourit et salua.

"Nous serons heureux de vous servir, monsieur, dit-il, et je ne doute pas le moins du monde que vous ne soyez content. Si mon commis a été impertinent..."

—Il l'a été, interrompit Joseph, mais je ne veux pas en faire une affaire. Il est comme tout le monde, et il croit que parce qu'un homme porte un habit râpé, il doit être un coquin. Voilà tout. Je lui pardonne."

Le languissant jeune homme, alors très-éloigné et abrité par son maître, murmura faiblement :

"Oh ! vraiment ! pardonner ! ah ! Comment donc ! est-ce bien vrai ? Merci pour rien !" et autres phrases railleuses.

"Je veux une toilette complète, continua Joseph Wilmot, un habillement complet tout neuf, chapeau, bottes, parapluie, sac de voyage, une demi-douzaine de chemises, brosses, peigne, rasoirs et tous les *et cetera*. Et comme il peut se faire que vous ne soyez pas disposé à avoir en moi plus de confiance que votre chien couchant de commis, bien que vous soyez extrêmement poli, voici ce que je vais faire. Je me rends chez un barbier pour cela, et pendant ce temps vous pouvez aller aux informations pour ces gentlemen."

Il tendit au patron trois de ses billets de la banque d'Angleterre. Le marchand les regarda d'un air de doute.

"Si vous croyez qu'ils sont faux, envoyez-les à la banque et faites-les changer, dit Joseph Wilmot ; mais dépêchez-vous, car je vais revenir dans une demi-heure."

Il sortit de la boutique, laissant le patron, toujours incertain, avec les trois billets dans la main.

Le vagabond rabattit son chapeau sur ses yeux, fourra ses mains dans ses poches, et descendit la rue jusqu'à une boutique de barbier, près des docks.

Là il se fit couper la barbe et arranger la moustache en désordre, de la manière la plus aristocratique. Ses longs cheveux gris mal peignés furent taillés et frisés d'après son goût.

S'il eût été vaniteux, et n'ayant d'autre but dans la vie que celui d'embellir sa personne, il n'eût pas été plus minutieux ou plus difficile à contenter.

Quand le barbier eut complété son œuvre, Joseph Wilmot se lava la figure, ramena ses cheveux sur son front, et se regarda dans un petit miroir à barbe suspendu au mur.

Comme tête et figure, la transformation était complète. Il n'était plus un vagabond, mais bien un gentleman respectable, entre deux âges, de belle mine, non sans distinction aristocratique.

L'expression même de sa physionomie était changée. L'air de défi avait fait place à un sourire hautain. La mine renfrognée était devenue la fronce de sourcil de l'homme qui songe.

Ce changement était-il naturel ou simulé ? Provenait-il simplement de l'arrangement de sa barbe et de ses cheveux ? Lui seul aurait pu nous le dire.

Il mit son chapeau, le rabattant toujours sur les yeux, paya le barbier et s'éloigna.

Il se dirigea tout droit vers les docks et s'informa du steamer *l'Electre*.

(A suivre)